

CONTRIBUTION à la "table ronde" sur  
"l'anarcho-syndicalisme: force et li-  
mites des tendances et des organisations  
radicales -libertaires et révolutionnaires-  
du mouvement des travailleurs".

LE DECLIN IDEOLOGIQUE ET REVOLUTIONNAIRE DE

L'ANARCHO-SYNDICALISME ESPAGNOL

OCTAVIO ALBEROLA  
1984 ..

Le thème de la "Table ronde" sur l'anarcho-syndicalisme étant axé sur la "force et limites des tendances et des organisations radicales -libertaires ou révolutionnaires- du mouvement des travailleurs", et m'intéressant au passé dans la mesure où il témoigne déjà de notre présent et sert de support commode où s'organise et se dispose la mosaïque de tous les discours sur la révolution..., il m'a paru qu'à travers l'histoire de l'anarcho-syndicalisme, et plus particulièrement de l'anarcho-syndicalisme espagnol, nous pourrions mieux découvrir et analyser les causes (structurelles et conjoncturelles) et les mécanismes qui ont amené le mouvement ouvrier à l'abandon de son objectif premier et le plus fondamentalement révolutionnaire: l'émancipation de la classe ouvrière de toute forme d'exploitation et de domination.. Ainsi, je considère que l'étude du déclin idéologique et révolutionnaire de l'anarcho-syndicalisme espagnol s'impose, car -à mon avis- la CNT demeure le meilleur champ d'observation possible pour l'analyse de cet abandon...

De plus, en tant que libertaire et espagnol (malgré mon anti-nationalisme), le choix de l'anarcho-syndicalisme espagnol, comme sujet particulier d'étude, est déterminé par le fait qu'il a été, et encore il est, la manifestation la plus vivante et importante de l'anarcho-syndicalisme en général; et aussi parce que j'y "milite" -bien qu'avec une position critique- depuis de nombreuses années. Sans oublier -en outre- que ses réalisations sociales ont été d'une originalité et d'une portée révolutionnaires jamais atteintes ailleurs.

L'indéniable originalité de l'anarcho-syndicalisme espagnol résidant dans le fait qu'il "ne se réduit pas à une utopie ayant trouvé un terrain d'élection dans une société rurale extrêmement arriérée et imprégnée d'esprit religieux", comme certains ont prétendu que c'était le cas. "Son assimilation progressive par le prolétariat industriel de Catalogne" et "son développement ultérieur dans d'autres milieux urbains (Saragosse et Madrid, par exemple)"<sup>1</sup> prouvent le caractère tendancieux d'une telle interprétation.

En effet, l'implantation et la pratique de l'anarcho-syndicalisme espagnol montrent que son indéniable singularité "reste nulle part ailleurs en

Europe on ne trouve phénomène de masse aussi durable"<sup>2</sup>, mais aussi que nulle part ailleurs on ne trouve un phénomène de masse d'une telle radicalité révolutionnaire, d'un tel utopisme réalisateur<sup>3</sup>.

Ainsi, spécifique ou pas, nous pouvons affirmer que l'anarcho-syndicalisme espagnol constitue bien un modèle et que, mort moribond ou encore vivant, il est partie inséparable et importante du mouvement ouvrier international — de son histoire et de son avenir.

Mais, sans aller jusqu'à l'affirmation un peu péremptoire des "enragés" de Mai 1968, qui affirmaient déjà en mai 1967 que "la révolution est morte" et qu'"elle a fui la vie et le réel pour se faire histoire"<sup>4</sup>, force est de constater aujourd'hui que non seulement la classe ouvrière, telle que l'a définie le marxisme classique, est en voie de mutation profonde, mais que de plus en plus la célèbre résolution de la Première Internationale: "L'émancipation sociale des travailleurs est inséparable de leur émancipation politique", apparaît chimérique et loin des aspirations des masses.

Malgré les mouvements de résistance plus ou moins prometteurs, à l'Est comme à l'Ouest, la mise au pas du mouvement ouvrier est générale; de même que l'intégration de la classe ouvrière au système de production et de consommation capitaliste (privé ou d'Etat) est chaque jour plus réelle et consciente. Et cela bien qu'actuellement, surtout parmi les jeunes, la croyance en la valeur intrinsèque du travail — par ceux qui en sont victimes — tend à disparaître ou à s'éloigner vers un impossible idéal: l'autogestion du temps de travail! Le temps n'est plus à l'ouvriérisme, où les travailleurs se montraient fiers de leur métier et de leur appartenance à la classe ouvrière; mais cela ne signifie évidemment pas que les divisions entre les classes soient abolies, et moins encore que les conflits sociaux ne puissent déboucher sur de nouvelles situations révolutionnaires plus radicales. Simplement: la "frontière" entre les classes passe sûrement ailleurs; cet ailleurs restant à préciser. De même

que le contenu révolutionnaire des revendications ouvrières est, peut-être, à réinventer.

En tous cas, il semble bien que le mouvement ouvrier institutionnalisé ou persécuté, intégré ou marginalisé, moderne ou classique, purement corporatiste ou encore messianique, "réformiste" ou "révolutionnaire", s'éloigne de plus en plus de son vieux rêve millénariste. Au fond, l'anarcho-syndicalisme et la Science marxiste de la Révolution, tout en se présentant comme des idéologies profondément matérialistes, ont-ils été autre chose que des millénarismes sécularisés?

De ce point de vue, hormis le fait que le courant réformiste et marxiste a beaucoup mieux réussi son intégration institutionnelle aux nouvelles conditions des sociétés modernes et, en ce qui nous concerne pour cette analyse, de la société espagnole post-franquiste, les deux courants ont vécu ce déclin et contribué à ce que le Mouvement ouvrier espagnol se soit intégré aussi complètement que les autres Mouvements ouvriers européens au système de valeurs et de rapports imposé partout par le capitalisme.

Dès lors, l'un des aspects essentiels de notre recherche doit être de voir en quoi et comment ces deux courants ont contribué, malgré eux et malgré leurs interprétations apparemment antinomiques de la réalité sociale et historique, à ce que cette réalité et cette Histoire soient ce qu'elles sont aujourd'hui pour les travailleurs espagnols : obligés, comme tous les autres, à s'intégrer au système de production et de consommation capitaliste et à renoncer, de plus en plus, au vieux rêve millénariste<sup>4</sup> entretenu encore récemment par leur Mouvement. Réalité et Histoire particulièrement significatives en cette Espagne où le Mouvement ouvrier avait réussi, en 1936, et après des décennies de luttes âpres et violentes contre une classe capitaliste rétrograde et particulièrement égoïste et intransigeante, à poser les bases d'une société sans exploités ni exploités. Il est certain que la victoire de l'interrègne franquiste furent décisifs pour mettre une fin brutale à cette expérience révolutionnaire du

prolétariat espagnol et conduire dans l'Ordre —durant les quarantes années de régime de dictature de classe que fut le fascisme franquiste— l'évolution de la société espagnole du modèle "extrémiste" d'hier au modèle "centriste" et "consensuel" des "démocraties libérales" d'aujourd'hui. Mais c'est vrai aussi que les résistances les plus farouches à cette transformation de la société espagnole, devenue enfin "européenne", tant du point de vue économique, social que culturel, ne vinrent pas de l'intérieur du Mouvement ouvrier ou du moins de son courant dit révolutionnaire. Et celà est le plus significatif!

Nous allons donc essayer de résumer le développement idéologique, organi-sationnel et révolutionnaire de l'anarcho-syndicalisme espagnol, depuis sa genèse éthico-philosophique et sa constitution légale jusqu'à ces dernières années de "démocratie retrouvée" pour comprendre quels facteurs (extérieurs et intérieurs) ont été déterminants pour son intégration à cette "évolution" de la société espagnole et pour provoquer son déclin idéologique et révolutionnaire. Et surtout, comment les militants les plus conscients en sont venus à accepter, tranquillement, ce qui constitue, aujourd'hui encore plus qu'hier, la logique de la division capitaliste du travail, qui est la source de toutes les aliénations et de la pérennité de la domination du Capital : la parcellisation et la spécialisation des tâches, la scission du travail intellectuel et manuel, la monopolisation de la science par les élites, le gigantisme des installations et la centralisation des pouvoirs qui en découle. Car, si je crois aussi que ce fut l'écrasement du mouvement révolutionnaire par le franquisme qui permit cette évolution du Mouvement ouvrier et la transformation de la société espagnole, pour enfin devenir une "démocratie libérale" classique, consensuelle et stable, il me semble que des facteurs idéologiques et tactiques ont été encore plus décisifs pour faciliter cet "avènement" . J'espère donc que cette analyse permettra de mettre en relief ces facteurs et la manière dont ils se sont articulés aux autres facteurs pour amener les travailleurs espagnols, également, à faciliter les objectifs de ceux qui les font produire et qui les asservissent à des fins qui leurs sont étrangères; c'est à dire : à se laisser

dominer par leurs ennemis de classe et à consolider plus ou moins volontairement le système qui les exploite et les domine.

Je ne crois pas que le constat de cette réalité soit le résultat d'une idée subjective suscitée par l'échec du mouvement anarcho-syndicaliste, mais l'évidence même de la situation dans laquelle s'est enlisé le Mouvement ouvrier tout entier après plus d'un siècle d'existence et de luttes exemplaires pour faire la révolution et construire une société sans classes; où l'exploitation et la domination de l'homme par l'homme seraient enfin bannies à jamais. Ce constat de renoncement est tellement évident et général, au moins dans le sens et la forme dont cette aspiration a été formulée jusqu'à présent par le Mouvement ouvrier, que mon but n'est pas de le prouver.

Notre objectif ici devrait être donc de tenter d'établir l'origine et la nature du déclin idéologique et révolutionnaire de l'anarcho-syndicalisme espagnol, déclin qui malheureusement me semble incontestable et irréversible. Et puisque, au delà du propre intérêt de la connaissance historique par elle-même, ce qui doit nous intéresser c'est de saisir les clefs ou les lois historique de ce renoncement : pour nous donner les moyens de faire un jour une autre histoire que celle que nous subissons. Et cela non seulement pour des raisons morales et politiques (notre engagement contre toute forme d'autoritarisme), mais parce que face à l'hydre totalitaire et au gel politique des sociétés du "socialisme réel", ce qu'il reste du Mouvement ouvrier international et des vertus de la démocratie conduisent à se replier sur soi, à se prosterner et à accepter, et faire accepter, la "bonne" démocratie contre le "mauvais" totalitarisme -avec le risque d'instituer un blocus idéologique total. Comme si cela ne pouvait plus se passer autrement et comme si les drames de ce siècle n'avaient été que de simples divertissements ou intermèdes !

C'est non seulement avec un intérêt historique évident que nous devons entreprendre cette étude mais aussi avec l'intérêt de savoir si les désirs et les espoirs de changement social, qui nous ont été éveillés ou inculqués par les

idéologies qui se voulaient émancipatrices, n'ont été que de simples errements de la pensée du prolétariat et de ses menteurs intellectuels.

Car, qui rêve encore de la Révolution? Ou, de quelle Révolution pouvons-nous rêver aujourd'hui?

Avec cette analyse je voudrais que nous puissions cerner enfin la rigueur et la mollesse, la cohérence et l'incohérence, le réalisme et l'idéalisme des pensées et des praxis qui, au nom d'une Histoire à venir, n'ont su (ou voulu) empêcher l'avènement de cette histoire-échec que le prolétariat espagnol et international ~~subit aujourd'hui~~...Alors qu'il avait cru, un jour de juillet 1936, avoir commencé l'autre Histoire : celle qui, après avoir accompli la justice et instauré la paix entre les hommes, aurait donné raison à tous ceux qui croient que l'histoire a une fin et que l'exploitation de l'homme par l'homme en est seulement un accident.

Telle est, dans les grandes lignes, l'ambition de cette réflexion, même si nous avons fait l'expérience de la vanité de l'Histoire et si certains sommes devenus très méfiants, face à tout ce qui s'affirme encore Authentique et Vrai et à tous ceux qui se laissent séduire par la fascination du sens (du Mythe à la Philosophie de l'Histoire) ou le nihilisme du non sens, nous continuons à penser que l'autre Histoire, l'histoire écrite sans majuscule est possible. Et que, si ce n'est pas la classe ouvrière en particulier, les hommes en général peuvent un jour éviter que le projet universel de la raison, puis de la science, ne se retourne contre eux-mêmes.

Mon interrogation sur la crise du Mouvement ouvrier espagnol, sur l'échec retentissant de son projet et son assimilation des valeurs capitalistes qu'hier il rejetait en bloc, ne vise donc ni à démobiliser personne ni à rendre responsable telle ou telle pensée ou praxis. Au contraire ; puisqu'en plus de viser à devenir plus lucide, sur la pensée et la praxis politique des hommes, je crois qu'au delà des clivages politiques qui les séparent et des contradictions et des paradoxes d'une histoire que personne ne domine (même si à certains

moments quelques uns ont pu croire l'avoir orientée à jamais), tous les hommes se ressemblent au moment de l'exercice du pouvoir. Exercice qui peut aller du pire au "moins pire", mais jamais à la libération!

C'est pour cela que ma démarche ne pourra être manichéenne, puisque je me refuse à transiger pour ce qui est du respect des droits de l'homme et à justifier le "peu" d'autoritarisme de certains hommes ou Etats par le "beaucoup" d'autres hommes ou Etats. Dans un monde où, malgré les beaux discours, l'oppression et l'avilissement sont les valeurs dominantes, il est nécessaire et de notre intérêt, de faire une claire distinction entre les discours et les faits, et aussi un véritable effort d'honnêteté intellectuelle pour appliquer nos définitions aux uns et aux autres : selon ce qu'ils font ou ce qu'ils ont fait, et pas seulement selon ce qu'ils disent ou disaient vouloir faire.

Dans ce sens, différencier discours et faits, et reconnaître dans les mots leur charge éthique et leur sens ontologique ne signifie pas faire de notre démarche une idéologisation camouflée, mais, au contraire, nous placer dans un contexte de cohérence sémantique et de conséquence scientifique dans la recherche de la "vérité" historique et l'intelligibilité du passé des sociétés ou des mouvements spécifiques des hommes.

Ceci dit, il n'en reste pas moins que nous ne devons pas oublier que l'importance numérique de l'anarcho-syndicalisme espagnol n'a cessé de décroître depuis la fin de la guerre civile et que son influence idéologique et révolutionnaire est aujourd'hui purement testimoniale. Et cela bien qu'en Espagne, comme ailleurs, les thèses anarchistes sur les principales institutions autoritaires (famille, école, entreprise, Etat) et la critique libertaire de l'autoritarisme, sous toutes ses formes (paternalisme, bureaucratisme, nationalisme, militarisme, etc...), soient reprises quotidiennement par d'importants secteurs, groupes et individualités du monde de la culture et du travail; et surtout à travers les nouveaux mouvements du changement social : écologisme, féminisme, lutte anti-nucléaire, antimilitarisme, extraparlamentarisme, précarité et pratiques alternatives. Ce qui, paradoxalement, peut être la preuve d'une nouvelle et plus

authentique vitalité des thèses les plus radicales et représentatives de ce mouvement historique pour l'anarchie, que même les anarchistes —sans en voir la contradiction— ont pensé et vécu comme anarchisme! C'est à dire : comme système et doctrine; quand les idées, les thèses anarchistes, pour être cohérentes avec elles-mêmes et vraiment anarchistes —si j'ose dire—, devraient être à tout instant et en tout lieu la négation de toute forme de systématization, d'encadrement doctrinal et, par conséquent, tout le contraire d'une idéologie. Et ceci, évidemment, vaut aussi pour l'anarcho-syndicalisme.

Quoiqu'il en soit, aujourd'hui, c'est un fait réel et généralisé cette évolution de l'anarchisme vers des formes plus autonomes d'interprétation et de lutte pour l'anarchie. Alors, si l'histoire sociale apparaît très souvent comme un mouvement pendulaire ininterrompu entre l'état naissant et l'institution, pourquoi le déclin de l'anarchisme et de l'anarcho-syndicalisme classiques ne servirait-il pas à l'émergence d'un de ces mouvements collectifs qui ouvrent de nouvelles périodes de l'histoire? En effet, malgré les apparences de stabilité, la société moderne et technologique devient de plus en plus conflictuelle, et à l'intérieur de ces conflits l'on trouve, de plus en plus aussi, les revendications qualitatives, l'aspiration à une autre vie, à "vivre différemment". Or, cette différence ne peut aller que dans le sens de la liberté et de la rencontre avec la vie pour qu'elle soit vraiment différente!

Nous devons donc en finir avec certains mythes et certaines légendes qui masquent —encore aujourd'hui— la flagrante réalité de la subversion, de la déliquescence de l'idéal socialiste et révolutionnaire (sans en exclure sa version libertaire) dans le monde de nos jours.

C'est pourquoi ici, et malgré la pesanteur de l'histoire et le caractère parfois imprévisible et énigmatique des forces qui soulèvent les peuples, dans l'analyse du déclin idéologique et révolutionnaire de l'anarcho-syndicalisme de la conjoncture, mais aussi les avatars de l'Idéologie. Elle vise fondamentalement : d'une part, la constitution, le fonctionnement et l'articulation de l'idéologie avec la structure associative

qui a été le support de l'action révolutionnaire et du changement social menés par l'anarchisme et l'anarcho-syndicalisme espagnols, et, d'autre part, les facteurs et les mécanismes, extérieurs et intérieurs, du déclin idéologique et révolutionnaire du mouvement libertaire espagnol en général.

---

Pour passer aux conclusions que nous avons tiré de cette analyse historique, je dois signaler que j'ai divisé mon étude en quatre parties distinctes, estimant qu'elles reflètent bien les étapes fondamentales du développement ascendant et du déclin du mouvement anarcho-syndicaliste espagnol.

Les voici :

— La première partie correspond à la longue marche vers la révolution que les libertaires entreprirent en adhérant à la Première Internationale, et qui s'achève avec le soulèvement fasciste, rendant la révolution possible et nécessaire.

— La deuxième partie aborde en premier lieu l'évolution de cette tentative et sa confrontation brutale avec les réalités économiques et les responsabilités du pouvoir, et, en deuxième lieu l'échec définitif marqué par la contre-révolution communiste (mai 1937) et par le triomphe du fascisme.

— La troisième partie concerne la nuit noire où le fascisme régna en maître incontesté en Espagne jusqu'à la mort de Franco, où commença le sinueux cheminement vers la démocratie consensuelle. C'est dans cette période que le déclin idéologique et révolutionnaire des anarchistes se manifeste avec le plus d'acuité.

— La quatrième partie prend en considération le glissement progressif de la démocratie consensuelle vers la démocratie surveillée, qui constitue le véritable enjeu politique depuis la restauration de la monarchie et qui a contribué à aggraver le déclin analysé ici.

Donc, en nous tenant à cette structure, les éléments de la conclusion s'ordonneront aussi en quatre parties :

## I. La révolution comme désir et espoir :

---

Dans ce que l'on peut appeler l'étape du lyrisme actif, le mouvement ouvrier anarchiste se caractérise par la primauté accordée au concept et à la pratique de la rébellion sur ceux de la révolution. Cependant, rébellion et révolution se mélangent intimement, répondant ainsi à ce double enracinement libéral et socialiste, que l'on retrouve très souvent dans les fondements doctrinaux et dans la dualité de l'origine sociale de ses militants : ouvriers "révolutionnaires" et individualités "rebelles", fréquemment des intellectuels déclassés qui proviennent des classes moyennes.

L'anarchisme, en tant qu'idéologie antiautoritaire, exprimait non seulement les aspirations éthiques, les désirs profonds et les espoirs millénaristes du prolétariat révolutionnaire, mais aussi les inquiétudes et les protestations de tous ceux qui voyaient, dans les pouvoirs de l'Etat et dans l'aliénation propre au développement industriel capitaliste, les dangers les plus graves de la société contemporaine. C'est pour cela que l'anarchisme fut pendant très longtemps un pôle d'attraction pour tous les révoltés d'extraction diverse. De même que cette flexibilité idéologique explique, en grande partie, son expansion et la mutabilité de sa base sociale.

Ainsi, quand, en mettant en relief les revendications matérielles de l'action syndicale, l'anarchisme devint une idéologie de masse, rébellion et révolution se convertirent en désir et en espoir, passionnés et agissants.

## II. La révolution comme devoir :

---

Quand, en raison des événements, le désir et l'espoir amenèrent la révolution (dans un contexte de guerre de classes et de guerre civile), les révolutionnaires se virent confrontés avec le dilemme : guerre ou révolution, et celle-ci se transforme en devoir et en sacrifice. En devoir, parce qu'elle avait été entreprise, et qu'il était difficile d'y renoncer après tant d'années

d'attente. En sacrifice parce qu'elle ne se présentait pas, passés les premiers moments d'euphorie révolutionnaire, comme une fête ou une réalisation sans contraintes et sans dangers concrets, mais plutôt comme un effort volontariste face à une réalité hostile, menaçante et pleine de pièges. En effet, en plus des pièges économiques et autres, ils se trouvèrent confrontés au piège le plus dangereux pour eux : celui du Pouvoir.

Ils savaient que, pour être conséquents avec leur idéologie, ils devaient détruire, dès le premier jour de la révolution, tout pouvoir politique et établir une organisation de la société dans laquelle le contrôle des instruments de production soit entre les mains des collectivités de travailleurs. De plus, le problème des conditions objectives était résolu, puisque les institutions bourgeoises avaient plus ou moins disparues, les instruments de production étaient entre leurs mains, et les armes aussi. Donc, il était seulement question de ne pas permettre la reconstitution des institutions du pouvoir politique ou, au moins, de ne pas y participer. Mais, renonçant provisoirement à leurs principes, ils permirent la reconstitution de l'Etat, et même y participèrent. Or, cette participation des apolitiques au politique était, plus qu'une inconséquence idéologique, une vraie et capitale renonciation à la cause de la révolution qu'ils avaient toujours défendue et vécue passionnément, et plus ou moins conséquemment.

Dès lors, la route était ouverte pour toutes sortes de déviations autoritaires et de justifications manichéennes. Ainsi, la révolution comme devoir, sacrifiant le spontanéisme de la réalisation et de l'adhésion institutionnalisait déjà le manichéisme ("les meilleurs") comme justification éthique et le pragmatisme comme ligne de conduite révolutionnaire.

Il ne s'agit pas seulement des vieux thèmes anarchistes de l'effet corrompateur du pouvoir sur les individus et de l'effet non moins corrompateur de la démagogie verbaliste, mais d'une dégénérescence idéologique opérée au niveau de la conscience et de l'adhésion à l'idéal; car elle fut la conséquence

d'une rupture déchirante avec tout un passé de conviction active et, en même temps, d'une sensation d'impuissance à réaliser l'idéal, accentuée par la déroute du peuple et le triomphe du fascisme.

### III. La révolution comme référence mythique et comme nostalgie :

L'écrasement de la révolution et la perte de la guerre furent des événements d'une portée considérable qui plongèrent les libertaires dans une situation d'incertitude totale pour l'avenir de leur mouvement et aussi pour leur propre avenir en tant que victimes privilégiées du fascisme triomphant en Europe. La "Libération" ne signifia qu'un bref réveil des illusions du retour... et un répit de l'angoisse de la répression pour la majorité des exilés.

Les illusions du retour s'effaçant peu à peu, et les réalités quotidiennes exigeant une réponse rapide, immédiate même et inéluctable, l'adaptation aux nouvelles conditions de vie et une certaine résignation s'imposèrent de plus en plus à tous ceux qui n'avaient pas opté pour continuer la résistance les armes à la main. A l'intérieur, la souffrance et la peur réduisirent au silence la majorité de ceux qui restèrent, les confinant même dans l'oubli de ce qu'ils avaient été ou, tout au plus, à un monologue nostalgique qui, avec la longue attente, effaça les échecs, les contradictions et même les références idéologiques fondamentales, renforçant — par contre — les rancunes et les sectarismes. En Exil, le phénomène du repli sur soi, provoqué par la désillusion, fut vécu collectivement, se situant hors du réel social au niveau du "militantisme révolutionnaire" tout en s'intégrant à la réalité économique et même culturelle des pays d'accueil. Le militantisme devint symbolique, routinier, testimoniel, et, au lieu des monologues <sup>habituels,</sup> s'institutionnalisèrent une cacophonie de discours démagogiques, en même temps que s'institutionnalisèrent le bureaucratisme et la lutte pour le pouvoir organique (contrôle des Comités et des permanences).

Dans cette cacophonie délirante la révolution n'était présente que comme référence mythique : soit pour remplir le vide du discours, soit pour se

donner bonne conscience après avoir évacué définitivement la révolution, comme désir et espoir, de leurs vies quotidiennes. De même que, pour dissimuler l'intériorisation et la pratique de l'autoritarisme, l'on réactualisait un purisme idéologique démodé et de pure façade.

#### IV. Abandonner ou réinventer la révolution :

---

Confrontés de nouveau au réel social, après quarantes années à attendre que le Dictateur s'en aille, les libertaires ont été obligés de s'adapter aux nouvelles données de la société espagnole développée d'aujourd'hui. Cette adaptation a été traumatisante, car leur organisation de masse n'est même pas l'ombre de ce qu'elle fut par le passé et, en ce qui concerne son influence idéologique, la nouvelle mouvance libertaire ne se reconnaît dans aucun des vieux sigles ou instances associatives.

Certes, l'anarchisme et l'anarcho-syndicalisme nostalgiques persistent à maintenir des apparences de structures spécifiques ou syndicales, tout en ayant évacué —comme les autres composantes du mouvement ouvrier— la question épineuse de la révolution par l'oubli pur et simple. Le déclin idéologique et révolutionnaire de ce mouvement est donc indéniable et il se traduit par un appauvrissement général du discours idéologique et de la pratique militante. Comme il est dit, dans un éditorial de "Senda libertaire"<sup>6</sup>, d'avril - mai 1984 : " Le manque d'expérience, l'héritage traumatique des divisions internes, le changement radical de cette société industrielle, l'obscurantisme des catacombes dans lesquelles le franquisme nous submergea, furent les facteurs qui empêchèrent la résurgence de l'anarcho-syndicalisme espagnol. D'un usage de l'activité syndicale publique nous sommes passés à l'abus de la compréhension de celle-ci dans un éventail de différentes possibilités théoriques et pratiques. Il y avait très peu de compréhension de la pratique réelle de la CNT tout au long de son histoire. Des cavernes du franquisme nous sommes sortis aveuglés.

Mais, depuis lors, dix années ont passé. Il est déjà temps de réfléchir. Nous ne sommes pas les illuminés de l'histoire. Il serait idiot de notre part de penser que la Vérité s'est réfugiée dans la CNT. Non seulement nous soupçonnons la Vérité, mais encore il nous semble que seules restent des vérités. Mais celles-ci se montrent seulement après une analyse critique de la réalité que nous avons vécue. Mais l'analyse critique seule peut être telle si elle est publique. Et publique veut dire non médiatisée.

Ni avant-gardes illuminées qui légitiment leur violence depuis leur Vérité ni hagiographes qui cherchent dans les textes sacrés acrates sa justification ad hoc, doivent s'interposer ou médiatiser le débat public dans la réflexion et l'agir de nous tous.

Oser penser par nous mêmes : tel est le défi..."

Oui, tel est le défi auquel les libertaires et les militants anarcho-syndicalistes espagnols (et pas seulement les espagnols), sont confrontés aujourd'hui, s'ils veulent redevenir —idéologiquement et révolutionnairement— ce qu'ils furent un jour.

Mais, et l'éditorial de "Senda libertaria" nous en dit déjà un peu, la situation interne de la CNT ne permet pas de se faire des illusions... Au moins, dans un avenir proche; car l'actuelle division des anarcho-syndicalistes espagnols (oui, des "anarcho-syndicalistes", puisque les militants des deux fractions continuent à se réclamer de la théorie et la tradition de l'anarcho-syndicalisme), en deux groupes farouchement opposés pour la représentation officielle des sigles CNT, est le résultat de la réduction de l'activité militante confédérale aux seuls enjeux conflictifs et rivalités personnelles des tenants des "appareils"...

Quelques mois avant le dernier congrès de la CNT "rénovée" <sup>7</sup>, Juan Gomez Casas dans "Solidaridad Obrera" <sup>8</sup>, faisait un "appel urgent à tous les camarades pour une réflexion, une responsabilité, sans lesquelles il se peut que tombent sur nous des maux irréversibles". Il y justifie l'urgence et son

pessimisme dans ces termes : "J'observe une paralysation absolue de la dynamique vers l'extérieur. A l'intérieur des syndicats, il y a une agitation sourde, faite de stérilité, suspicions et peurs. Cela fait beaucoup d'années que l'organisation ne vivait pas une telle situation (...) Il n'y a pas la moindre activité de l'organisation vers l'extérieur, malgré la quantité de choses que nous avons à dire aux gens, aux travailleurs, aux citoyens. La vie de l'organisation est toute centrée dans l'obscur vicissitude qui entoure les agissements de l'"appareil" de la CNT (...) Il y a une lutte pour l'occupation des comités".

Et bien, après le congrès des "rénovés", qui a adopté une résolution dans le sens de la réunification de la CNT, qu'est-ce que l'on a pu constater ? D'abord, que, malgré qu'il eût écrit dans son "appel" que "les comités ne doivent pas être employés par aucun groupe de pression influent pour imposer ses desseins", le camarade Gomez Casas reprenait la défense de l'appareil de la CNT orthodoxe, au lieu d'appuyer les efforts de tous ceux qui, dans l'une ou l'autre fraction, militent pour la réunification des deux CNTs ; ensuite, qu'il a été incapable de comprendre que tous ses efforts, pour sauver les comités et les empêcher de tomber dans les mains des "traîtres", n'étaient autre chose que l'imposition de ses propres desseins. Et que, pour que les comités ne servent les desseins de personne, mais seulement ceux de l'organisation toute entière, il était nécessaire d'en finir avec (toutes) les prétentions dirigistes, et aussi avec ces lieux de pouvoir. Et que pour cela, il fallait enfin faire de la CNT une organisation anarcho-syndicaliste (c'est-à-dire: différente de toutes les autres), qui respecte le droit de chaque militant à manifester son point de vue, sans peur d'encourir les foudres des comités ou des élites dirigeantes (même si elles se veulent l'incarnation même de l'Idéologie), de manière à garantir pour tous la liberté de pensée, et de penser, d'expression et d'action, de telle sorte que les

• décisions majoritaires ne se transforment pas en "dictats" pour les minorités. Car il ne peut y avoir d'anarcho-syndicalisme sans le respect total de l'autonomie des syndicats et de ses membres.

Tout ceci pour dire, à la fin de cette contribution au débat sur l'anarcho-syndicalisme, que ce qui aujourd'hui détruit la CNT ce n'est pas de poser la question "élections (syndicales) oui, élections, non" ou le "réformisme" des uns contre le "purisme" des autres, mais le non respect de l'autonomie de chacun à l'intérieur de l'organisation "anarcho-syndicaliste" espagnole.

Les antagonismes se veulent idéologiques, mais ils sont seulement l'expression d'un autoritarisme et d'un sectarisme impropres de gens qui se veulent anarchistes. Donc, je crois qu'à travers l'analyse du déclin idéologique et révolutionnaire de l'anarcho-syndicalisme espagnol nous pouvons bien cerner la "force et les limites des tendances et des organisations radicales -libertaires ou révolutionnaires- du mouvement des travailleurs". Et que seulement en dépassant le sectarisme (intransigeant et violent) et en respectant l'autonomie de chacun les anarcho-syndicalistes pourront envisager, dans les conditions difficiles (pour le syndicalisme révolutionnaire) qui prédominent dans les sociétés modernes, de relancer leur action et reconstruire leur organisation.

Octavio ALBEROLA

NOTES :

- 1 - MAURICE (Jacques), L'anarchisme espagnol, Paris, Bordas, 1973, p.5.
- 2 - Ibid, p.5.
- 3 - En effet, malgré ses contradictions, ses erreurs et ses faiblesses, l'oeuvre révolutionnaire des anarcho-syndicalistes espagnols, pendant les années 1936-1937, reste -nous sommes tous d'accord en cela- inégalée.
- 4 - Extrait d'un manifeste situationniste produit par le groupe d'étudiants anarchistes de la Faculté de Nanterre qui abandonnèrent la Fédération anarchiste française en 1967.
- 5 - Je ne crois pas que nous puissions considérer les vieux rêves millénaristes simplement sous l'aspect de la "naïveté" humaine.
- 6 - "Senda libertaria" est le "bulletin général" de la CNT "rénovée" de Madrid.
- 7 - Ce Congrès eut lieu à Madrid à la fin de 1983.
- 8 - "Solidaridad Obrera" est le journal de la CNT orthodoxe de Catalogne.